

quelques années ils s'étaient tellement augmentés dans les missions de San-Francisco, Santa-Clara et Santa-Cruz, qui sont les plus septentrionales, qu'il avait été obligé d'expédier une troupe de soldats pour en tuer 20,000, parce qu'il craignait que leur trop grand nombre n'occasionât un manque de pâturage.

On laboure avec les bœufs; on n'emploie les chevaux avec quelques mulets que comme bêtes de somme. Les charrettes et toutes les espèces de voitures sont très-grossièrement construites; les roues ne consistent, comme en Espagne et en Portugal, qu'en un morceau de bois large et épais, qui même n'est pas toujours de forme ronde.

M. Langsdorff parcourut en canot, avec quelques-uns de ses compagnons, le bras de mer qui s'étend au nord de San-Francisco jusqu'à Santa-Clara. Un autre situé au nord et au nord-est de celui-là, long et large de plusieurs milles, renferme un grand nombre d'îles, et reçoit de l'est cinq rivières considérables; ce sont probablement les bras de l'embouchure d'un fleuve, qui vient du sud et du sud-est, et se jette dans la baie de San-Francisco. Les Espagnols ont plusieurs fois remonté à cheval le long de sa rive gauche, et sont ainsi parvenus assez loin; mais faute d'embarcation, ils n'ont pu explorer sa rive droite; on

dit que jusqu'à une hauteur de quatre-vingt-dix légoas, il a vingt-cinq pieds de profondeur, et que sa largeur est de plus d'une portée de fusil. Tous les ans on envoie des expéditions militaires pour examiner l'intérieur du pays, et ouvrir peu à peu une communication avec Santa-Fé du Nouveau-Mexique, et la côte nord-ouest d'Amérique.

Durant le séjour des Russes à San-Francisco, une de ces expéditions composée de treize soldats, un sergent et un caporal, revint à la mission de San-José. Ils prétendaient avoir pénétré à quatre-vingt-dix légoas dans l'intérieur, et être allés dans le voisinage d'une chaîne de montagnes hautes, fort longue, couverte de neiges perpétuelles, et nommée par les Espagnols Sierra-Nevada. Le fleuve San-Francisco, et une autre rivière qui se décharge dans la mer par 32° de latitude, prennent, dit-on, leurs sources dans ces montagnes.

Les Indiens de la Sierra-Nevada racontent qu'à quatre journées de route à l'est de ces monts, ils ont vu des hommes blancs avec des habits bleus et rouges, et qui ressemblaient parfaitement aux Espagnols de la Californie; c'étaient probablement des soldats envoyés de Santa-Fé, pour faire une reconnaissance de l'est à l'ouest. D'après ce récit, les Espagnols s'étaient assez rap-

prochés les uns des autres entre les trente-cinquième et trente-huitième parallèles, et pouvaient ainsi établir bientôt une communication entre Santa-Fé et San-Francisco.

Les voyageurs disaient que le territoire de l'intérieur renferme de grandes forêts, des rivières et des cantons fertiles, enfin qu'il est très-peuplé. Ils ajoutaient que les Indiens les plus voisins de la côte sont méchants et belliqueux, et qu'au contraire les hordes nombreuses habitant plus à l'est, sont pacifiques, timides et ombrageuses; ceux que l'on avait rencontrés le long du grand fleuve, sont très-bons nageurs; à l'approche des Espagnols, ils prennent ordinairement la fuite, et gagnent la rive opposée, où l'on ne peut les suivre à cause du manque de canots pour traverser ce fleuve profond.

Les Indiens n'ont d'autres armes que des arcs, des flèches et des frondes; les soldats espagnols qui les poursuivent, ont un fusil, deux pistolets et une lance; d'ailleurs leurs chevaux leur donnent un avantage immense sur leurs nombreux adversaires. Dès qu'ils soupçonnent une attaque hostile ou un danger, ils se couvrent les épaules d'un court manteau de peau de cerf, que son épaisseur rend impénétrable aux flèches; ils ont de plus un petit bouclier en cuir qu'ils opposent avec beaucoup d'adresse aux traits des sauvages,

Quand ils ont à se venger d'une attaque, ils font un grand dégât avec leurs lances, car se précipitant à toute bride au milieu de leurs ennemis, ils en renversent un grand nombre.

On préparait une expédition de ce genre pendant le séjour de M. Langsdorff à San-Francisco; elle devait parcourir la Sierra-Nevada. Elle était forte de vingt-cinq hommes; deux officiers, un caporal, et un religieux franciscain en faisaient partie. Ce dernier était destiné à convertir les sauvages et à reconnaître dans l'intérieur un canton qui avait été décrit comme très-propre à y fonder une mission. C'est de cette manière que les Espagnols cherchent à étendre leur puissance dans cette partie du monde; ils n'y vont que par degrés, mais ce mode est coûteux.

Il ne serait ni pénible, ni très-dispendieux de faire une expédition par eau, de remonter le grand fleuve qui se jette dans la baie San-Francisco, et de reconnaître son cours et sa source, enfin de savoir jusqu'à quelle hauteur il est navigable. Tous les ans il arrive à ce presidio des vaisseaux du gouvernement, qui en quelques semaines pourraient effectuer cette entreprise, et en un an on obtiendrait ainsi des renseignemens plus exacts que ceux que l'on se procure à grands frais par des expéditions militaires qui d'ailleurs ont lieu sans aucune observation astronomique.

Le manque de petits navires et de bateau dans le port de San-Francisco , isole presque entièrement les Espagnols de la côte qui est vis-à-vis, quoique la distance ne soit que d'un mille maritime; par la même raison, ils n'ont presque pas de communication avec les tribus indiennes, voisines du port de la Bodéga.

Le 22 mai l'on partit du port San-Francisco ; le 7 juin on aperçut le cap Saint-James, pointe méridionale de l'île de la Reine-Charlotte; on en fut d'autant plus surpris qu'aucun indice n'avait annoncé le voisinage de la terre; on supposa qu'un fort courant avait poussé le navire plus au nord qu'on ne le supposait. Le 21 on laissa tomber l'ancre dans le port de Sitca.

On apprit que les Calouchés avaient surpris le comptoir d'Iacoutat ou de la baie de Béring, et massacré tous ceux qui s'y trouvaient. Depuis deux ans le manque de navires et d'hommes avait empêché de visiter ce comptoir et d'y envoyer des renforts.

Un navire de Boston était arrivé à Sitca, M. Baranov avait conclu avec lui un marché par lequel on lui donnait cinquante-deux baïdars et une centaine d'Aléoutes qui devaient l'accompagner aux côtes de la Nouvelle-Albion au nord des possessions espagnoles; les loutres de mer que l'on prendrait seraient partagées. Ainsi les Russes

cherchaient déjà à cette époque, par la rareté des loutres et de navires à eux, à étendre d'une autre manière leur puissance au sud de Sitca.

Lorsque Vancouver parcourut ces parages, les loutres étaient si communes et les Aléoutes si nombreux que ce navigateur rencontra une flotille de sept cents baïdars, portant quatorze cents Aléoutes. Quelle affreuse dépopulation ce pays a éprouvée! M. Langsdorff prétend qu'en 1806, époque de son séjour à Sitca, la compagnie russe ne pouvait pas dans tous ses comptoirs, rassembler plus de quatre cents baïdars.

Au mois de novembre 1805 une flotille de cent quarante baïdars montés par trois cents Aléoutes était partie de Sitca pour Cadiak; pendant long-temps on n'en avait pas eu de nouvelles; on savait qu'elle n'était pas arrivée à sa destination, et l'on supposait que tous les Aléoutes avaient été victimes de la vengeance et de la haine des Calouchés. On était d'autant plus affligé de ce malheur que cet armement était le plus considérable que l'on eût fait depuis long-temps. Enfin on apprit qu'une trentaine de baïdars et une soixantaine d'Aléoutes avaient échappé au désastre dont les autres avaient été les victimes. Ces malheureux en quittant Sitca, avaient navigué au nord le long de la côte d'Iacoutat et de Kenay et devaient aller jusqu'à Cadiak avec le seul secours de leurs avirons; c'est-

à-dire parcourir dans leurs petites embarcations un espace de seize degrés en longitude et trois degrés de latitude en remontant et autant en descendant, en un mot, faire un voyage de plus de trois cent cinquante lieues. L'hiver était déjà fort avancé, de sorte que la plupart de ces infortunés furent poussés au loin par les tempêtes si fréquentes dans cette saison, engourdis par le froid, et gelés en pleine mer.

Cet usage d'envoyer les Aléoutes à des entreprises forcées a déjà coûté la vie à un grand nombre de ces insulaires, il est la cause principale de la dépopulation de leur archipel; car en supposant même qu'ils terminent heureusement leur voyage, la plupart gagnent des inflammations de poitrine par la continuité de leurs efforts à ramer, et en sont tôt ou tard les victimes.

Les Siteans, ainsi qu'on l'a vu dans la relation de M. Lisiansky, s'étaient construit un nouveau fort; il était situé sur un haut rocher de la côte nord-ouest de Sitca. Ils semblaient vivre en bonne intelligence avec les Russes et venaient de temps en temps leur faire visite. M. Langsdorff observe que leur voracité est excessive, ils aiment beaucoup le riz, les fruits, la chair et l'huile de phoque, et le poisson, mais ils rejettent le lard et l'huile de baleine; quoiqu'ils fassent cas de l'eau-de-vie, ils n'en veulent pas boire, parce qu'ils

connaissent ses effets, et craignent que dans le moment où ils seraient privés de leurs sens, les Russes ne missent la main sur eux.

Le désir d'étudier les mœurs des Siteans auxquels les Russes donnent le nom de Calouchés, engagea M. Langsdorff à les aller voir chez eux. Il était accompagné du capitaine Dwolf, Américain, qui avait pénétré dans les détroits où ils habitent et qui connaissait plusieurs de leurs chefs; il eut pour interprète une jeune fille de cette tribu, qui, depuis plusieurs années vivait avec les Russes. En chemin les voyageurs firent halte pour passer la première nuit. Ils venaient d'allumer leur feu, ils faisaient cuire des oiseaux aquatiques pour leur souper, lorsqu'ils virent arriver une pirogue dans laquelle il y avait un chef, sa femme, et deux autres Calouchés; tous connaissaient l'interprète; attirés par la clarté du feu, ils étaient accourus, dans l'espérance de recevoir un présent. On leur donna des feuilles de tabac, des aiguilles, et d'autres bagatelles; ils en furent ravis. Ils passèrent tranquillement la nuit dans leur tente qu'ils avaient élevée à la hâte avec des écorces d'arbres. Le lendemain ils continuèrent leur route d'un autre côté.

La force du courant dans un détroit très-resserré rendit la navigation des trois baïdars de M. Langsdorff un peu fatigante; le soir on dé-

couvrit à quelque distance de la fumée qui annonçait la demeure d'un Calouché. « Comme personne ne paraissait, dit le voyageur, je voulais envoyer à la cabane un de nos Aléoutes qui parlait un peu la langue du pays; mais il se joignit à notre interprète pour me représenter que le maître de la maison devait nous inviter. Nous restâmes donc dans le baïdar jusqu'à ce qu'on nous eût remarqués; alors le père de famille vint nous prier de débarquer et de passer la nuit chez lui. »

Il y avait une quinzaine de Calouchés dans cette hutte qui était remplie de fumée et fort sale; des poissons étaient suspendus tout à l'entour pour sécher. Les étrangers furent placés devant le chef de la maison, derrière le feu; on les régala de poissons et de fruits. Le lendemain ils lui firent de petits présents; il voulut leur vendre des peaux de loutres; ils ne purent les acheter, parce qu'ils avaient encore plusieurs distributions de leur petite cargaison à faire dans le cours de leur excursion.

En avançant plus loin, on entra dans une hutte où était Chinkhetaë, le seul des chefs des Calouchés qui, dès le premier moment, s'était déclaré le partisan des Russes, ce qui lui avait tellement attiré la haine de ses compatriotes, qu'ils se sont séparés de lui, en lui témoignant leur mépris. Il

vit absolument isolé avec sa famille. « Il nous accueillit très-bien, dit M. Langsdorff, nous servit un excellent plat de poisson frais, et nous pria de passer la nuit chez lui; nous fûmes obligés de le refuser pour ne pas perdre de temps, parce que nous n'étions qu'à quinze verstes du fort.

« Le vent et le courant nous étaient contraires, et ce dernier se pressait avec tant de violence dans l'embouchure du canal, que nous ne pûmes parcourir qu'avec les plus grands efforts le petit nombre de verstes qui restaient encore; nous redoutions beaucoup de voir la nuit arriver avant d'être parvenus à notre destination. Rebrousser chemin, était impossible à cause de l'obscurité; essayer de débarquer près du port, nous aurait rendus suspects, et le feu qu'il aurait fallu allumer pour nous préserver du froid, nous aurait trahis à l'instant. Nous avons donc jugé plus convenable de nous approcher du fort, même pendant la nuit. A peine nous avions pris ce parti que du rivage l'on nous aperçut, et on nous héla à plusieurs reprises dans une langue que nous ne comprenions pas. Ni l'interprète, ni l'Aléoute ne voulurent répondre. Cette obstination nous mit, M. Dwolf et moi, dans le plus grand embarras. Avant que j'eusse pu leur en témoigner mon consentement, un coup de fusil d'alarme fut tiré; alors ils se firent connaître. Au moment

où les rochers et les forêts firent retentir le bruit du coup, un mouvement très-actif eut lieu à terre. Quelques centaines d'hommes armés de fusils, et plusieurs autres pourvus de torches et de brandons de bois de pin, accoururent au lieu du débarquement; coup-d'œil qui n'était pas très-rassurant pour nous, puisque nous ne savions pas encore si nous avions affaire à des amis ou à des ennemis. Aussitôt que l'on sut qui nous étions, et que les Aléoutes eurent tiré nos baïdars à terre, les Calouchés nous entourèrent tumultueusement, et nous portèrent sur leurs mains par un sentier étroit et raide, jusque dans leur fort: c'était la plus grande marque d'honneur qu'on pût nous donner. Nous n'eûmes pas même le temps de recommander à nos Aléoutes de veiller soigneusement sur nos effets; ils étaient déjà enlevés par des hommes officieux.

« Menés dans la maison du chef D'Lkhatin, père de notre interprète, il nous accueillit de la manière la plus amicale, et nous marqua notre place vis-à-vis l'entrée, devant celle où il couchait. Ayant étendu nos tapis à terre, nous devinmes l'objet de la curiosité de quelques centaines de sauvages, qui se chauffaient à un grand feu allumé au milieu de la cabane, sur un âtre un peu élevé au-dessus du sol. Ce qui nous surprit le plus fut de voir qu'on avait déjà transporté ici

tous nos effets; il n'y manquait pas la moindre chose, quoiqu'il y eût certainement plus d'un objet qui avait excité les desirs de celui qui les portait, et que dans l'obscurité il aurait pu aisément mettre de côté sans qu'on s'en fût aperçu. M. Dwolf avait même, par l'empressement avec lequel on l'avait reçu, oublié dans le baïdar son fusil, ses pistolets et sa poire à poudre, tout lui fut remis exactement.

« Après que nous nous fûmes ranimés par quelques tasses de thé et un verre de punch, le principal et le plus ancien chef du fort nous fit inviter à l'aller trouver. Il nous reçut avec beaucoup de bienveillance, et me fit cadeau d'une peau de loutre, et à M. Dwolf d'une queue du même animal; ensuite nous revînmes chez D'Lkhatin. Pendant que nous mangions d'un plat de poisson frais et de riz, plusieurs hommes qui s'étaient couchés autour du feu, nous régalerent d'un chant fort gai et très-harmonieux.

« La nuit fut froide et orageuse. Cependant plusieurs Calouchés qui, vraisemblablement faisaient partie de la famille, allèrent pieds nus dans la forêt prochaine, et en rapportèrent, sur leurs épaules découvertes, de grands blocs de bois qu'ils entassèrent en un brasier si haut, que je ne conçois pas encore comment le toit couvert en écorce ne prit pas feu, car la flamme y tou-

chait, et les étincelles qui sortaient par l'ouverture pratiquée en haut au lieu de cheminée, volaient en l'air comme celles du foyer d'une forge. Malgré notre lassitude, nous n'avons osé nous livrer au sommeil, que lorsque le feu qui a brûlé toute la nuit, est devenu moins violent, et que le danger que nous redoutions a été passé.

« Le lendemain nous fûmes surpris par la vue de la neige, la première qui fût tombée de cette automne. Nous fîmes des présens d'abord au commandant, qui la veille nous avait gratifiés de peaux de loutres, ensuite à la famille de notre interprète, parce que celle-ci nous avait avertis qu'offerts plus tard, ils auraient bien moins de prix. Son père reçut quelques aunes de drap, un coutelas, des hameçons et quelques livres de tabac; sa mère eut une chemise, des aiguilles, un petit miroir, des rubans, de la verroterie.

« Après nous être ainsi conformés aux usages, nous sommes allés de côté et d'autre sans être incommodés par des importuns empressés de nous suivre. Je tuai même quelques oiseaux, à peu de distance du fort, sans que personne y fit attention. Une grande partie de cette confiance était due sans doute à ce que l'été précédent M. Dwolf était venu commercer dans le bras de mer où nous étions. Il rencontra plusieurs Calouchés qu'il avait connus; ils me prenaient pour

quelqu'un de sa compagnie, et même pour un Américain.

M. Langsdorff eut le loisir de bien observer le fort des Calouchés; il en trouva la position très-bien choisie; il est sur un rocher élevé de plusieurs centaines de pieds au-dessus de la mer. Le seul chemin par lequel on peut y arriver est embarrassé d'un grand nombre de gros troncs d'arbres; une double palissade haute d'une quinzaine de pieds et formée d'arbres de quatre pieds d'épaisseur; ensuite un mur en terre construit par la nature couvre les maisons, de sorte que de la mer on ne les aperçoit pas.

L'intérieur de ces demeures est extrêmement sale. La fumée, la puanteur des poissons et de l'huile animale, la vue de visages barbouillés de charbon et de terre, et défigurés par la fente à la lèvre inférieure et par l'écuelle qui y est posée; enfin les choses incroyables qui s'y passent, tout inspire le dégoût et la répugnance. Plusieurs de ces sauvages, par exemple, cherchaient la vermine sur leurs fourrures puantes, et la portaient à l'instant à leur bouche.

« Le courage et le jugement, l'âge, la richesse acquise par le succès à la chasse aux loutres, et par des échanges avantageux; enfin le grand nombre de personnes composant une famille, me semblent être les élémens qui valent à un

Calouché, l'autorité, le respect et la considération. Le chef d'une nombreuse famille y exerce la puissance d'un père de famille indépendant; il ordonne et punit les désobéissances. Le désir de conserver la liberté générale me paraît être le seul motif qui les a portés à se renfermer dans un fort, afin d'être en sûreté contre les attaques d'un ennemi commun. Du reste chaque famille vit pour elle-même et passe quelquefois des semaines entières, loin des autres, à chasser ou à pêcher. Celle de D'Lkhatin est composée d'une quarantaine de personnes, toutes demeurent dans la maison. Le nombre des habitans du fort est à peu près de 1,400 individus.

Le climat de la partie orientale de cet archipel, est beaucoup plus rude que celui de l'occidentale. Les principales roches sont le granit et une pierre ollaire très-fine.

Après avoir passé deux jours chez D'Lkhatin, les voyageurs le quittèrent: il leur fit don à leur départ d'une quantité de saumon fumé, ce qui leur fut d'autant plus agréable, qu'au Nouvel-Arkhangel ils étaient très-mal nourris. Le premier jour de leur course, ils couchèrent chez Chinkhetuëz qui les reçut de son mieux, et se plaignit amèrement de ce que sa pauvreté le mettait hors d'état de leur offrir des présens en échange de ceux qu'on lui fit. Sa femme donna une queue

de loutre, mais elle demanda une chemise en échange.

Le matin, à l'instant où ils se mirent en route, les voyageurs virent tous les hommes sortir nus, quoique le thermomètre marquât 8 degrés de froid, et courant sur la glace, gagner le rivage pour se baigner dans la mer. C'est leur usage constant; ils y sont accoutumés dès l'enfance.

Le vent et le courant qui avaient été précédemment contraires aux voyageurs, leur furent favorables, et ils arrivèrent promptement au comptoir russe.

M. Langsdorff était fort ennuyé de son séjour à Sitca, et avait notifié à M. Resanov son intention de profiter de la première occasion pour quitter ce pays; en conséquence, il partit le 1^{er} juillet 1806, sur un petit navire commandé par le capitaine Dwolf; le 25 septembre il entra dans le port Saint-Pierre-Saint-Paul. Au mois de mai 1807 il dit adieu au Kamtchatka; le 27 juin il atterrit à Okhotsk, puis traversa la Sibérie, et le 16 mars 1808 il termina son long voyage à Saint-Pétersbourg.